**Doc & Doc**, c'est toute l'année, chaque deuxième mardi du mois.
**Doc & Doc**, c'est une soirée où des documentaires se font écho.

## Forum des images

2 rue du Cinéma / Forum des Halles
75001 Paris M° : Les Halles - Rens. : 01 44 76 63 00
www.forumdesimages.fr
Tarif / séance : 6€ - Tarif spécial pour les 2 séances : 10€
Tarif réduit / séance : 5€ (adhérents à Documentaire sur Grand Ecran)

Forum des images
ICI, LE CINÉMA A QUELQUE CHOSE À VOUS DIRE

## Documentaire sur grand écran

Tel : 01 40 38 04 00 - www.docsurgrandecran.fr
facebook.com/documentaire.sur.gd.ecran














## POUR RECEVOIR NOS PROGRAMMES ET ADHÉRER

NOM :
PRENOM :
ADRESSE :

E-MAIL :

☐ Je souhaite seulement recevoir vos programmes

☐ Je souhaite adhérer à l'association Documentaire sur grand écran pour l'année 2014 pour la somme minimum de 10 €.
Ma carte d'adhérent me sera retournée à l'adresse ci-dessous dès réception de ma demande.

Mode règlement : - chèque (à l'ordre de Documentaire sur grand écran)
- espèces

Montant :
Date :

Bulletin à envoyer à :
Documentaire sur Grand Écran
52 Avenue de Flandre 75019 Paris - Tel : 01 40 38 04 00 - Fax : 01 40 38 04 75

Documentaire sur grand écran et le Forum des images

présentent

# Doc&Doc

Le rendez-vous documentaire mensuel au Forum des images




# RÊVES ET DÉLIRES

## MARDI 8 AVRIL 2014

En présence de Perrine Michel et Olivier Apprill

**19h LAME DE FOND**
un film de Perrine Michel (2013, 57')

**21h UN HOMME QUI DORT**
un film de Bernard Queysanne et Georges Perec (1974, 82')

**Glissements progressifs hors du réel... c'est ce à quoi nous convient, à quarante ans d'intervalle, *Un homme qui dort* et *Lame de fond*.**
Le héros de Perec (*Un homme qui dort*) est un exilé volontaire, exilé à l'intérieur de lui-même. Il se déprend du monde, tombe dans l'indifférence, se détache de tout jusqu'à ce que le monde vienne le rechercher.
Pour Perrine Michel (*Lame de fond*), c'est un exil forcé : submergée par une bouffée délirante, la réalisatrice écrit le récit inquiet de cet enlisement dans la folie.
Avec eux, le spectateur parcourt le chemin pour en sortir, au bord du vide, au bord du gouffre. Un point de départ : la chambre, la maison familiale ; une voix qui dit « tu », qui dit « je » ; une errance dans les rues de la ville comme à l'intérieur de soi, et l'inexorable montée de la violence jusqu'à la rédemption finale.
Par le truchement d'une mise en scène brillamment orchestrée, le délire sonore et visuel fabrique une véritable poétique de la rêverie. **Annick Peigné-Giuly, Hélène Coppel (Documentaire sur grand écran)**

## 19h LAME DE FOND

### un film de Perrine Michel

***France, 2013, ciné. numérique, couleur, 57'***
Auteur-Réalisateur : Perrine Michel
Image : Perrine Michel
Son : Perrine Michel, Renaud Michel
Montage : Marie-Pomme Carteret
Production / Diffusion : Hors saison



www.perrinemichel.com/films/lame_de_fond/

*Un jour, je comprends que ma famille est victime d'une machination politique obligeant les adultes à maltraiter les enfants. En tant que témoin, on m'incruste un micro dans la gencive. Puis on m'enferme.*

Une petite chanson, la vente d'une maison familiale, une mère, un frère et sa sœur, réflexions, anecdotes, évocation nostalgique, émotion qui affleure et pourtant on reste bien élevé, pas d'effusion, la grande branche du vieux frêne tombe, « Papa s'est rasé la moustache », la voix de la sœur prend doucement sa place de narratrice ; imperceptiblement une mécanique inexorable se met en place, une mécanique du doute, d'une innocence impossible, du trouble de la mémoire – flou de l'image, un film en éloge du flou –, ou plutôt de la mémoire du trouble, le passé recouvre le présent pour envahir la maison, « ... mon cahier, au dos il y avait la table de multiplication. J'ai demandé : Est-ce qu'on a le droit de faire ça ? »
À partir de là, c'est le spectateur qui est emporté par une lame de fond. Toute la beauté du film de Perrine Michel réside dans ce mouvement, cette douce force avec laquelle il vous prend, vous emporte et vous submerge, sa violence est bien celle d'une lame de fond qui vous cueille et vous retourne pour vous laisser sur la grève, étourdi mais grandi : spectateur, Perrine m'a donné à vivre le pire, comme un appel au meilleur. Denis Gheerbrant, cinéaste. Paris, le 25 mars 2013

Plus qu'un documentaire, *Lame de fond* est un tableau. Une toile contemporaine que l'on aimerait encore gratter à la lame de rasoir, après la séance, pour y déceler les derniers secrets. Perrine Michel préfère dire qu'elle soulève le couvercle de la marmite familiale. Il y a de gros morceaux dedans, prévient-elle. Une comptine faussement tranquille nous conduit dans une maison de campagne comme on en rêverait. Sauf que... ses parents soixante-huitards, qui assumaient l'amour libre, l'ont détruite. On le comprend par petites touches. La voix off de la narratrice se télescope avec des répliques enregistrées du frère ou de la mère. Parfois, forcément, un mot nous échappe. Et si on avait mal compris ? Et si les viols et autres humiliations n'avaient pas eu lieu ? Le trouble - fiction, réalité - s'installe. "Ça dérape au milieu des tartines de chèvre bio", balance la voix off. L'humour empêche le film de s'enliser dans le pathos. Clarisse Fabre - Le Monde

> SÉANCE SUIVIE D'UNE RENCONTRE AVEC **PERRINE MICHEL** ET **OLIVIER APPRILL**, POÈTE SONORE, JOURNALISTE ET PSYCHANALYSTE

> SÉANCE PRESENTEE PAR **OLIVIER APPRILL**, POÈTE SONORE, JOURNALISTE ET PSYCHANALYSTE

## 21h UN HOMME QUI DORT

### un film de Bernard Queysanne et Georges Perec

***France, 1974, Beta SP, N&B, 82'***
Réalisation : Georges Perec, Bernard Queysanne
Image : Bernard Zitzermann
Son : Jean-Pierre Ruh
Montage : Andrée Davanture
Interprétation : Jacques Spiesser et la voix de Ludmila Mikael
Production : KI Production



*A la fin de ses études, un étudiant décide de rompre avec toutes ses activités et de mener une vie végétative : manger, dormir, lire le journal et se promener dans la ville. Vivant tout d'abord dans un parfait équilibre, il est peu à peu atteint par l'angoisse et l'inquiétude de cette vie neutre.* Un homme qui dort, *déclarent ses auteurs, est le journal strict et précis de cette constatation radicale et existentielle de la société, à la limite de la schizophrénie.*

Le film est une transposition du texte éponyme de Georges Perec publié en 1967. Pour reprendre une terminologie perecquienne, on pourrait d'ailleurs parler de "tentative de transposition", qui ne peut pas remplacer le texte lui-même et dont il ne reprend d'ailleurs pas tout à fait l'intégralité. Loin des géniaux artifices oulipiens, des constructions sophistiquées de *La Vie mode d'emploi* ou de la nostalgie ludique de *Je me souviens*, *Un homme qui dort* est peut-être le texte le plus à vif de Perec, l'un de ses plus personnels aussi (et pourtant, Dieu sait si son douloureux "roman familial" a été l'une de ses grandes sources d'inspiration).
*Un homme qui dort* est en effet le "récit" d'un long épisode de sa vie traversé quinze ans auparavant, celui d'une absence au monde quasi complète, d'un repli dans la solitude tenant beaucoup moins de l'exercice de style à la tentative d'épuisement d'un lieu parisien que d'un profond état dépressionnaire, de dégoût de soi et du monde, de "fatigue d'être soi" (pour reprendre le beau titre d'un essai publié par Alain Ehrenberg il y a une douzaine d'années).
Cet homme qui dort lâche surtout prise et survit plus qu'il ne vit, pendant un temps non défini mais qui se compte probablement en mois. Avant de se rendre compte que ce retrait du monde, au fond, ne l'a pas plus changé qu'il n'a changé le monde et de reprendre apparemment le cours d'une vie qu'on aura peine à qualifier de "normale"...
Pour porter à l'écran ce texte, Perec s'est associé à la réalisation à son ami Bernard Queysanne, qui fait ici de grands débuts très remarquables.
Comment trouver des équivalences cinématographiques à un tel texte, non dialogué, non réellement narratif, constitué d'une apostrophe ininterrompue d'un narrateur extérieur (?) à l'encontre du "personnage" du livre ? Le film, surtout au début, n'évite pas toujours le piège facile du pléonasme, montrant un réveil quand on parle d'un réveil, un miroir fêlé quand on parle d'un miroir fêlé, etc. Il n'évite pas non plus (mais il était probablement inévitable) le recours à la voix off, confiée à Ludmila Mikaël. Mais il s'affranchit vite de la redondance visuelle pour travailler justement davantage sur les distorsions narratives entre le texte et l'image, sur les effets de décalage, induisant l'idée d'une possible tendance schizophrénique de son (anti)"héros . Quand, dans sa dernière partie, le texte devient beaucoup plus violent et passe du dégoût à la haine (où Perec rejoint parfois étonnamment le Céline de l'après-guerre, celui du ressassement, de la répétition, de la catastrophe annoncée – souhaitée ?), la réalisation de Queysanne (aidée par la photo de Bernard Zitzermann) trouve même de très belles équivalences visuelles, avec des plans et un traitement de l'image quasi hypnotiques.(...)

Cyril Cossardeaux - culturopoing.com